

La campagne

Sylvie Massicotte

Number 53, September–October–November 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21490ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massicotte, S. (1993). La campagne. *Nuit blanche*, (53), 62–63.

La campagne

*Nouvelle inédite
de Sylvie Massicotte*

Je développe de plus en plus d'allergies comme celle-là», confie-t-elle en frottant son œil gauche. Autour de la table à pique-nique, dans l'herbe haute, tous continuent à manger, concentrés, le front baissé au-dessus de leur plat de résistance. Des grillades marinées, accompagnées de salades, disparaissent sous les dents féroces. Un regard se tourne vers elle mais elle ne s'aperçoit de rien, rêveuse, appuyée sur ses poignets, suivant avec des petits mouvements de la tête la trajectoire d'un insecte bruyant.

«Des fois, j'ai l'impression que je deviens allergique à la vie en général», poursuit-elle sans se préoccuper de savoir si quelqu'un l'écoute.

Elle se lève de table, c'est facile lorsqu'on ne mange pas. Pas assez, a remarqué Julien qui s'est tourné vers elle. Il la regarde s'éloigner avec sa démarche indifférente sur le chemin de terre au bord duquel elle s'arrête un moment, le temps d'arracher une marguerite avec une certaine violence. J'en profite pour saisir la dernière bouchée dans l'assiette de Julien. Il me dévisage.

«Il y en a d'autre, si vous en voulez!» précise André.

Je rougis sûrement un peu, la jambe de Julien est venue secouer mon genou.

Plus qu'une petite tache de couleur au bout du chemin de terre. J'ai envie qu'elle disparaisse, complètement.

On fait circuler un plateau de fromages, Julien ne le voit pas passer, il gratte son cuir chevelu avec les ongles, fixant au loin le petit point que je vois bouger encore. Je lui donne un coup de coude, lui montre le couteau qui lui est tendu.

«Sers-toi! dis-je.

— Je n'ai plus très faim», répond-il en pointant la lame sur le bras de son voisin qui sursaute.

Julien lève le menton vers le feuillage des arbres, trop émerveillé:

«Il y a de ces oiseaux ici, c'est fabuleux!»

Je renchéris:

«Des oiseaux rares...»

Maladroitement, Julien sort ses jambes de la table à pique-nique et marche en direction du chalet. Un moustique vole du sang sur son mollet. Il ne réagit pas.

J'étends du fromage bleu sur mon pain. Je prends le temps de contempler chaque bouchée avant de la porter à ma bouche, peut-être pour ne pas avoir à lever les yeux vers qui que ce soit. Cette tache me semble grossir à présent, sur le chemin. Un silence insupportable enfin rompu par André:

«C'est vrai qu'ici, les oiseaux...»

Julien sort du chalet en faisant claquer, derrière lui, la porte à moustiquaire. Il est fier de ce qu'il tient et ne se rend pas compte que la tache redevient silhouette là-bas.

«Ce n'est plus la peine», dis-je.

Il fronce les sourcils, ses jumelles entre les mains.

Maintenant qu'elle marche dans l'herbe, en se rapprochant de nous, son monologue nous parvient.

«L'hiver, c'est la neige. L'été, le pollen...»

Il est vrai qu'au-dessus de nos têtes volent des flocons d'été semblables à ceux de l'hiver. Facile! Elle s'immobilise près de la table, debout, comme Julien. Il paraît embarrassé, tout à coup, avec les jumelles.

J'ai connu Julien dans un sous-bois alors qu'il donnait un cours sur les champignons. J'avais été surprise de voir un mycologue porter des jumelles à son cou, mais j'ai vite compris que Julien, enclin aux digressions, passait souvent des champignons aux oiseaux et en profitait pour observer ne serait-ce qu'un moineau dès que quelque chose bougeait dans les feuillages. J'avais été entraînée là par une compagne de travail. Je venais de passer la nuit avec le barman musclé de l'établissement où on était employées toutes les deux. Je ne serais jamais sortie du lit si l'énergique Thérèse, habillée en exploratrice, n'avait pas sonné avec insistance chez moi ce matin-là. J'ai à peine embrassé la bête qui occupait toute la place dans mon lit défait, pris un train de banlieue dans lequel Thérèse m'avait poussée, et j'ai finalement dormi tout le trajet. Je ne saurais plus retrouver ce bois à l'orée duquel, encore ensommeillée, j'ai aperçu Julien pour la première fois.

«C'est lui, l'animateur? Il ressemble à un champignon», avais-je soufflé à ma copine.

J'ai horreur de la campagne. Un lieu de compétition sans pareil. Chacun essaie de nommer le maximum d'oiseaux, d'arbres ou de fleurs en un temps record. Tout le monde discute et personne n'écoute ou ne respire ce qui apparaît pourtant, une fois à la ville, le plus précieux, le plus caractéristique de la campagne.

Je préfère manger dans les restaurants où on apporte son vin. On s'y amuse à l'abri des moustiques et là, au moins, pas question de faire la vaisselle comme ici, avec les moyens rudimentaires du chalet où il faut mettre l'eau à bouillir.

«Moi, je veux bien essuyer la vaisselle, décide-t-elle, mais pas la laver parce que le savon, ça a quelque chose d'irritant qui...»

Elle frotte ses mains l'une contre l'autre et Julien, grand et silencieux à côté d'elle, en observe la douceur.

«Je vais la laver», bêgaie-t-il.

Je lève les yeux au ciel.

«Tu veux peut-être les jumelles», suggère-t-il, perspicace.

Il me tend ses lorgnettes, j'aurais plaisir à les laisser tomber si par bonheur nous nous trouvions sur de l'asphalte.

«Attendez-donc, il reste encore le dessert!» rappelle André.

Et en riant:

«Je n'ai jamais vu des invités si pressés de faire la vaisselle!»

Il contourne le plongeur et l'essuyeuse qui, elle, n'a peut-être rien entendu, occupée qu'elle est encore à masser ses doigts fragiles.

André revient avec une tarte fumante qu'il dépose au centre de la table en précisant qu'il l'a préparée lui-même «avec des belles p'tites fraises des champs».

La fumée se dégage des trois courtes incisions, au milieu de l'abaisse, comme sur les images représentant des réveillons de Noël dans les livres anciens. Tous s'exclament, André est ravi. Julien, bien sûr, est revenu s'asseoir. Quant à elle, impossible de savoir, pour l'instant, si elle consentira à en manger.

«Tu les a cueillies où, André?» se préoccupe-t-elle.

André a la bouche pleine. Les invités murmurent en savourant la fraise. Du bout de sa fourchette, elle imite Julien avec un morceau de tarte.

Je n'aime pas qu'on imite Julien. Elle a entamé son dessert uniquement pour faire comme lui. Je dépose bruyamment ma fourchette au bord de mon assiette. Toutes les têtes se relèvent, autour de la table, surtout la sienne avec ses yeux bleus qui s'écarquillent soudainement. Elle pousse un grand cri, très aigu, se redresse et finit par sauter à pieds joints sur le banc. Du dessous de la table, sort un petit chat qui court à toute allure, épouvanté.

«C'est rien que Museau! Tu lui as fait peur, pauvre p'tite bête...» reproche André.

«Ah, j'ai horreur de ça!» souffle-t-elle en dégageant lentement ses mains de son visage.

Elle se rassoit. Les autres recommencent à manger en silence. André se détache du groupe et, sur la pointe des pieds, avance lentement dans l'herbe pour rattraper son chat apeuré. Je le vois accroupi près de lui, mais je n'entends pas ce qu'il raconte à cette masse de poils hérissés sous sa main. Je n'ai aucune sympathie pour ces bestioles. Tout de même, je vais rejoindre André et, comme lui, j'emprunte une voix mère, chuchotante, pour dire au minet combien je sais ce qu'il doit ressentir après les cris de l'idiote.

«Je t'aime», lance André en flattant Museau.

Je regarde André.

«Moi aussi» dis-je en tournant les talons.

J'ai seulement fait «moi aussi», je ne suis pas certaine d'avoir prononcé un «je t'aime» depuis que je connais Julien... mais le barman dans mon lit, un Français, m'en avait soufflé un que je répétais à l'époque, amusée par le nouveau sens que cela prenait. «Jeu t'aime». L'amour n'était donc qu'un jeu, c'est d'ailleurs ce qu'il fredonnait souvent, le barman, en essuyant ses verres.

Pour Julien, cela apparaissait plus sérieux. Une fois la journée de mycologie terminée, il m'avait invitée à aller chez lui pour goûter nos girolles grillées à l'ail. J'avais trouvé son plat exécrable, alors nous nous étions retrouvés chez moi, pour un spaghetti. Il n'a pas eu le temps de l'engouffrer à cause de mon envie soudaine de passer au lit. Je me sentais épuisée par cette journée ridicule, mais aussi par la nuit précédente. Nous nous sommes glissés sous les draps encore chauds d'où la bête venait de sortir, son odeur m'excitait encore, Julien a touché mon sexe en disant «Je t'aime». J'aurais dû me douter que, pour lui, il ne s'agissait pas d'un jeu. Il n'est jamais reparti.

À table, Julien s'apprête à porter un toast avec l'imbécile qui lui demande d'attendre un moment. Il reste là, le bras levé comme la statue de la Liberté, tandis qu'elle coupe son vin avec de l'eau. Elle va faire tinter les verres avec un rire nerveux.

Je dessers la table, la porte à moustiquaire claque mais personne ne se rend compte. Au loin, berçant son chat entre ses bras, André me regarde aller et venir.

Il faut que je m'occupe, je suis ainsi faite, il me faut m'activer quand je sens poindre l'exaspération. Malgré moi, je remplis d'eau la vieille bouilloire, j'allume le feu de la cuisinière à gaz en me brûlant légèrement avec le bout de l'allumette, et je pose l'antiquité sur le feu.

Je tourne en rond, je sais. Des ricanements me parviennent, je peux imaginer toute la tablée en sourires bordaux. André n'est plus qu'une silhouette sous le ciel obscurci. Il entre chercher des bougies et me confie d'un ton rassurant que Museau va beaucoup mieux, puis il sort.

Je verse l'eau bouillante, le savon de mauvaise qualité fait peu de mousse sur la vaisselle grasse. Sous l'évier, une araignée parcourt les gants de caoutchouc jaunes que je comptais utiliser. Je les lance au fond de la grande cuisine et fais plutôt couler de l'eau froide dans le bac de plastique.

La porte à moustiquaire se referme doucement, sans claquer, derrière moi. Ce ne peut être que Julien, docile, qui vient me remplacer à la plonge. Je n'entends plus le rire de la sotte venir de l'extérieur, il a bien fallu qu'il s'absente. Je ne détourne pas la tête, je ne veux pas l'apercevoir honteux de ses comportements avec elle. Je vais plonger les mains dans l'eau à peine savonneuse en sachant bien que, comme un enfant contrarié, il criera «Non, c'est moi qui lave, je l'avais dit!» Il espérera qu'elle vienne essuyer, comme elle l'a promis, il fera «Non» et je dirai «Oui», calmement, en souriant. J'enfonce les doigts dans le liquide répugnant.

«Non! Il faut mettre des gants, crie-t-elle dans mon dos. C'est très nocif...»

Elle aperçoit tout à coup, je suppose, les gants lancés à l'autre bout de la pièce et elle se tait. En silence, je lave et elle essuie.

Au bout d'un moment, elle demande d'un ton curieux, presque complice:

«Vous aimez la campagne?» ■